

## Les troumatismes

Vanessa Brassier

### Du trop au trou \*

Dans son séminaire *Les non-dupes errent* du 19 février 1974, Lacan invente ce néologisme qui a inspiré le thème de notre soirée : « Là où il n'y a pas de rapport sexuel, ça fait *troumatisme*. »

Du traumatisme au *troumatisme* : quel effet de sens introduit cette nouvelle écriture au point d'élever cette trouvaille à la dignité d'un concept ? Si dans notre champ on en fait un usage prolifique, une seule occurrence se trouve chez Lacan, au singulier et sans article : « ça fait *troumatisme* » comme on dirait « ça fait horreur ».

Dans le contexte de son invention qui le noue à l'impossible du rapport sexuel, *troumatisme* épingle un fait de structure à distinguer des traumatismes, pluriels et contingents, qui n'en seraient que les épiphénomènes, quoique les plus visibles, les plus saillants, spécialement à notre époque où ils marquent l'actualité. Ainsi, largement passés dans le langage courant après un usage ancien purement médical, les traumatismes qualifient aussi bien les répercussions physiques et psychologiques d'évènements violents tels les guerres, les attentats terroristes, les catastrophes naturelles, les épidémies qui ravagent une collectivité, que les accidents individuels qui jalonnent douloureusement les vies de chacun.

Toujours est-il que, dans le champ de la psychanalyse, il n'y a pas de traumatismes objectifs, mais seulement, pour chaque sujet, une réponse singulière et imprévisible à ce qui malencontreusement lui tombe dessus. C'est dire que le traumatisme ne préexiste pas au sujet mais comporte d'ores et déjà sa réponse. Plus encore, les traumatismes accidentels ne seront toujours pour chacun que des après-coups d'un temps premier, causal et nécessaire, le traumatisme inaugural de la mauvaise rencontre avec le sexuel qui l'aura constitué comme sujet, infiltrant son fantasme et ordonnant son rapport au monde.

C'est en tout cas de ce point que Freud est parti, donnant naissance à la psychanalyse. En effet, dès les *Études sur l'hystérie*, il attribue au traumatisme un sens sexuel qui subvertit la définition d'une étiologie organique et neurologique de l'hystérie en même temps qu'il justifie l'invention du dispositif analytique : la pratique de l'association libre visant la guérison des symptômes grâce à la remémoration des événements traumatiques de la vie sexuelle infantile et l'abréaction des affects pathogènes qui leur sont rattachés.

Or, Freud explique d'emblée l'effet traumatique du sexuel par le choc, l'effraction de quelque chose en trop, qui ne passe pas, ou mal, dans le corps et la psyché : un « quantum d'affects » encombrants, trop intenses, et des représentations inacceptables pour la conscience. Selon le modèle énergétique cher à Freud, le trauma se définit avant tout d'un point de vue économique qui met en avant le débordement pulsionnel. Ce sera une constante jusqu'à la fin : ce qui fait trauma, c'est l'irruption d'un afflux d'excitation, de jouissance dirait Lacan, qui excède les capacités de liaison de l'appareil psychique, induit des perturbations libidinales et la formation de symptômes qui tentent de métaboliser cet excès. Aussi pourrait-on généraliser le terme d'attentat employé par Freud en 1895 à propos du cas Emma <sup>1</sup> au traumatisme structural : pour tout sujet, l'irruption de jouissance pulsionnelle fait l'effet d'un attentat, au sens où elle attente au corps et fait effraction dans le psychique. Ainsi, la rencontre avec ce « premier jouir <sup>2</sup> » rend le corps étranger, lui imprimant sa marque indélébile que perpétuent les symptômes, en même temps qu'elle cause le sujet en le divisant, sous l'effet du refoulement. « Corps étranger », telle est d'ailleurs la façon dont Freud, dans les *Études sur l'hystérie*, dénomme cet en-trop de jouissance inassimilable, qui ne cesse pas de s'écrire : le trauma, dit-il, agit à la façon d'un « corps étranger qui, longtemps encore après son irruption, continue à jouer un rôle actif <sup>3</sup> », dans les réminiscences dont souffre l'hystérique.

« Du trop au trou » : mon titre interroge le rapport dialectique, de tension entre l'effraction pulsionnelle inhérente au trauma, une jouissance en trop, et ce qui n'y répond pas dans le symbolique, l'*en-trou* de son inscription signifiante, le défaut de représentation, de mot pour la dire, le « il n'y a pas » en somme. Freud avait déjà quelque idée de ce paradoxe puisque très tôt, en 1896, il définit le traumatisme psychique de l'hystérique comme une émotion trop forte, une excitation trop violente qui laisse une « lacune dans le psychisme <sup>4</sup> » – un trou dans le tissu symbolique donc. Le pas est vite franchi qui permet de déduire que l'évènement lui-même, temps premier du trauma, ne peut qu'échapper à toute remémoration signifiante qui le dirait en vérité : il n'a même aucune existence en soi puisqu'il n'advient

qu'à l'épreuve de temps – *Nachträglich*. C'est en effet au souvenir que Freud attribue la puissance pathogène qui faisait défaut à l'évènement lui-même, le traumatisme se révélant alors dans son « *action posthume* <sup>5</sup> ».

En même temps que Freud décompose la structure temporelle du trauma avec la notion d'après-coup et qu'il en déplace le centre de gravité de la réalité des faits à celle du fantasme, l'énigme de la question sexuelle se creuse, s'opacifie, mettant la vérité en échec. Si Freud ne renonce pas à retrouver dans l'analyse la vérité historique du sujet ou à la reconstituer quand elle échappe au ressouvenir, il se rendra pourtant à l'évidence qu'elle reste pour une part insaisissable, que subsiste un noyau pathogène qui fait trou dans le symbolique et sur lequel vient buter immanquablement le processus de remémoration, en même temps qu'il est au principe du phénomène de répétition.

En retour, Lacan énoncera que « la sexualité fait trou dans la vérité <sup>6</sup> ». Non pas comme un trou au veston, dit-il, car celui-ci se répare, quand le trou dans la vérité, lui, est irréductible. Ce trou est « l'aspect négatif » du sexuel, son « inaptitude à s'avérer », l'impossibilité structurale du sexuel à s'énoncer, à se dire, à s'écrire. En quelque sorte, du sexuel on ne peut faire un rapport, dans tous les sens de l'équivoque. Et Lacan d'ajouter à propos de ce trou dans la vérité : « C'est de ça qu'il s'agit dans une psychanalyse <sup>7</sup>. »

Rien d'étonnant à ce que Lacan se réfère ici au trou, car tout au long de son enseignement il n'a cessé d'emprunter au champ lexical de la négativité pour signifier ce qui écorne l'être, le sujet, sa jouissance : « déchirement inaugural », « gouffre de la castration », perte, manque bien sûr sous ses formes imaginaire, symbolique et réelle, faille, béance, schize, vide central de la Chose, vice dans la structure, pour ne citer que quelques-unes de ces occurrences qui toutes, avec leurs nuances, viennent dire l'en-moins dont le sujet est marqué.

*Troumatisme* condense sans doute tous ces défauts et manquements qui stigmatisent notre condition d'être parlant, mais avec une dimension plus radicale dont pourrait venir rendre compte la notion de « forclusion généralisée ».

En tout cas, à partir des années 1970, la fonction du trou va devenir centrale pour penser le parlêtre et le réel de l'expérience analytique. Cette fonction du trou sera alors abordée essentiellement par la topologie et les nœuds borroméens, destinés, selon Lacan, à nous rompre à un nouvel imaginaire qui, contrairement à celui qui fleurit avec les mots chargés de sens, serait mieux à même d'approcher le réel hors sens, le trou inaugural constitutif de l'être parlant.

Le *troumatisme*, contemporain de ces élaborations, va donc en partie subvertir le trauma sexuel freudien : ce qui est d'abord et principalement traumatique ce n'est plus la sexualité, mais le langage lui-même en tant qu'il fait trou dans le réel, mange le réel, dit Lacan, et qu'il est lui-même une structure trouée.

Est-ce à dire que le *troumatisme* lacanien se situe dans un temps logiquement antérieur au trauma sexuel freudien ? Le nouveau concept, s'il en est un, renvoie en tout cas plus explicitement à la question de l'origine, celle de l'être parlant qui « choit dans un monde de langage », un monde dont Lacan nous dit qu'il est d'ores et déjà constitué par le malentendu, les trous entre les dits. C'est même en ces termes qu'il réinterprète tardivement le traumatisme de la naissance, *troumatisme* de la naissance pourrait-on dire, dont il précise qu'il n'y en a pas d'autre : être né de deux parlants qui ne parlent pas la même langue, être né de deux parlants qui ne s'entendent pas parler, qui ne s'entendent pas tout court. De structure, « l'homme naît malentendu <sup>8</sup> », et d'un malentendu accompli, précise-t-il, « que le corps véhiculera avec la dite reproduction ».

Puisqu'il est ici question d'origine, le *troumatisme* se pensera électivement avec la métaphore freudienne de l'ombilic du rêve, formidablement réinterprétée par Lacan en 1975, dans sa longue réponse à Marcel Ritter publiée sous le titre « L'ombilic du rêve est un trou <sup>9</sup> ». L'allusion à l'interprétation des rêves y est claire, qui démêle les fils entrecroisés du réseau des signifiants jusqu'à ce point opaque, point insondable que Freud a nommé ombilic <sup>10</sup>. Et Lacan de s'emparer de cette métaphore corporelle pour situer ce trou à l'origine même du langage et du parlêtre. Identique au refoulé originaire, *Ur-verdrängt*, ce trou constitue le point d'*Un-erkannt*, d'impossible à connaître. Un trou qui est, dit-il, « à la racine du langage <sup>11</sup> », un trou qui cause l'être parlant tout en l'excluant de sa propre origine. Curieux paradoxe de notre condition de parlêtre, où le langage surgit du trou même qu'il a creusé, et continue de creuser. Et c'est ce point d'opacité qui fait « la consistance de l'inconscient <sup>12</sup> », qui en fait le réel, dit Lacan ; point d'origine qu'on pourrait situer logiquement avant le surgissement de l'inconscient freudien, celui du symbolique, et que figurent tous ces réseaux de fils entremêlés, cette pelote de pensées émergeant du trou fermé, noué, stigmate de notre énigmatique naissance dont le rêve porterait la marque.

Est-ce ce trou du rêve, cicatrice du *troumatisme* de notre venue au monde, qu'il s'agit d'approcher dans la cure, par la coupure des séances courtes introduites par Lacan ? Ce trou, dit-il, est la limite de l'analyse, le point opaque où il n'y a rien à faire, « rien de plus à en tirer <sup>13</sup> », point

d'impossible qui ne peut ni se dire ni s'écrire, mais où « ça ne cesse pas de ne pas s'écrire ». Qu'il n'y a « aucune réduction possible de ce trou dans l'analyse » sera réitéré dans le séminaire qu'il tient cette année-là, *Le Sinthome* : « Il y a une *Urverdrängung*, un refoulement qui n'est jamais annulé. Il est de la nature même du symbolique de comporter ce trou. C'est ce trou que je vise, et où je reconnais l'*Urverdrängung* elle-même <sup>14</sup>. »

La métaphore de l'ombilic a l'avantage de résonner de façon polysémique dans la réponse de Lacan à Marcel Ritter. Elle renvoie bien sûr à l'origine, celle de la vie organique forcément nouée au langage pour le parlêtre ; elle renvoie au rêve qui, de cette origine, porterait la trace et elle renvoie à la limite de l'analyse qui la révélerait comme point d'impossible, « point-noyau où le discours fait trou <sup>15</sup> », disait-il ailleurs. Elle renvoie au lien organique à la mère – au fait d'« être né dans ce ventre-là et pas ailleurs » ; elle renvoie à la séparation par la section du cordon ombilical, coupure qui laisse une cicatrice, un trou fermé « où le corps fait nœud », dit Lacan. Par déplacement elle renvoie aux orifices corporels, les trous du corps, qui eux ne sont pas bouclés et où, dit-il, se réduit le réel de la pulsion.

Si le *troumatisme* est de naissance, on ne l'éprouve qu'après coup, et sûrement tout au long de sa vie au gré des rencontres avec le « il n'y a pas ». Certaines d'entre elles pourraient être dites fondatrices, celles qui constituent le sujet. Ainsi, plutôt que de pluraliser les *troumatismes*, pourquoi ne pas distinguer différents temps logiques du *troumatisme* inaugural – celui de la naissance qui produit l'homme malentendu, et tout aussi bien malentendant ? L'homme naît malade du langage, « parasité » par *lalangue*, « ravagé par le Verbe ». Nombreuses sont les expressions de Lacan, après 1970, pour dire cette chute dans un monde troué par le langage – véritable « péché <sup>16</sup> » du parlêtre.

De là peut se déplier une logique temporelle avec ses différentes scansions où s'actualisera pour chacun ce *troumatisme* primordial. Ainsi Freud en 1926 <sup>17</sup> historisait-il les traumatismes fondateurs à partir du traumatisme de la naissance, autant d'épreuves où le sujet, confronté au défaut de l'Autre, vient à se constituer, au gré des pertes et des séparations, non sans angoisse. Autant d'étapes où il devra faire preuve d'invention pour surmonter le trou creusé par l'Autre.

À cette date, Freud renouvelle sa définition du traumatisme en la nouant à l'*Hilflosigkeit*. La détresse physique et psychique de l'individu délaissé, sans recours, vient désormais spécifier le vécu traumatique, en deçà de la question sexuelle <sup>18</sup>. Lacan se réfère souvent à cette *Hilflosigkeit*, « détresse absolue de l'entrée au monde <sup>19</sup> », qu'il identifie au réel, à quoi

répond l'affect d'angoisse en sa forme de désarroi absolu, de solitude radicale. Le *troumatisme* de naissance ne s'éprouve-t-il pas électivement dans cette « insurmontable *Hilflosigkeit* », forme ultime du malentendu ? On note en tout cas ce glissement dans la nouvelle conception freudienne du trauma : le noyau traumatique, réactivé dans toute situation de danger, se définit d'abord par l'absence radicale de l'Autre. À ce trou laissé par l'Autre répond un afflux d'excitation, la pulsion ne pouvant se satisfaire faute de l'Autre qui vient à manquer – et c'est ce « trop-plein de libido inutilisée <sup>20</sup> » qui libère l'angoisse.

Cette tension dialectique entre le trou structural creusé par le défaut de l'Autre – « il n'y a pas » – et le trop-plein d'excitation, générateur d'angoisse, Freud l'historise donc à travers les étapes du développement du sujet, du traumatisme de la naissance à l'angoisse devant le surmoi, en passant par l'angoisse de la perte d'amour de l'Autre et l'angoisse de castration, le contenu du danger et l'angoisse qu'il suscite se modifiant au cours du temps.

Dans une perspective plus structurale qu'historique, Lacan proposera, lors de son séminaire du 12 février 1964, différents temps logiques de la rencontre manquée inaugurale, traumatisme de structure qui produit le sujet comme coupure <sup>21</sup>. Le fameux jeu du *Fort-Da* décrit par Freud dans l'« Au-delà du principe de plaisir » et que Lacan commente ici illustre parfaitement le *troumatisme*, avec la solution qui y répond : l'émergence du sujet est solidaire du défaut de l'Autre et de l'invention ludique qui en résulte. Toujours est-il que le jeu, première trouvaille signifiante du petit parlêtre pour « combler le trou <sup>22</sup> » laissé par le départ de l'Autre maternel, constitue déjà un progrès, un certain niveau d'élaboration psychique face à l'*Hilflosigkeit* quand, au temps « traumatique » précédent, le refuge dans le sommeil n'était encore que le seul recours du tout-petit venant y sombrer pour retrouver « le signifiant vivant » du père, parti en dépit de son appel. De cet abandon, on entend l'écho cicatriciel dans le rêve « Père, ne vois-tu pas que je brûle ? » où se rejoue la rencontre manquée, entre le père et le fils. Autant de déclinaisons du « parent traumatique », ou « troumatique », de structure : l'Autre ne voit pas, ne répond pas, se tait ou disparaît, creusant le trou de son inexistence. Autant d'épreuves où, pour le tout petit enfant, s'actualise le *troumatisme* de sa naissance au monde, l'exclusion de son origine. Rappelons que c'est au niveau du sexuel qu'advient la mauvaise rencontre centrale. Ainsi, la rencontre « manquée », un des noms du réel, se spécifie d'être « mauvaise » au moment de l'introduction de la sexualité <sup>23</sup>.

Pour conclure ici, voici une proposition en forme de synthèse, qui tente d'inscrire le *troumatisme* dans une temporalité logique. Le temps inaugural serait marqué par le traumatisme de la naissance, tel que Lacan le redéfinit en situant la racine du langage au point d'exclusion du parlêtre de sa propre origine, point opaque dont l'ombilic du rêve serait le stigmate et où reconduit le processus transférentiel. Le traumatisme de la mauvaise rencontre avec le sexuel adviendrait au temps suivant, au moment de l'irruption dans le corps d'une jouissance hétérogène, en trop, inassimilable, une jouissance qui « fout la trouille <sup>24</sup> » – et dont l'érection du petit Hans a servi à Lacan de modèle. Un temps qui suit logiquement celui du *troumatisme* inaugural ; un temps où se fixe ce « premier jouir » du corps dans les mots de *lalangue* ; un temps qui survient « sur le tard », précise Lacan, au moment de la phase phallique. Temps de la « coalescence [...] de la réalité sexuelle et du langage <sup>25</sup> », de la rencontre de la jouissance avec un signifiant aléatoire, ici le cheval, un signifiant qui reste hors sens, déchaîné, et dont le poids de réel fait trou dans la trame symbolique. Au temps d'après, celui de la rencontre sexuée entre les corps, se rejouera le *troumatisme*, à l'heure où s'éprouve dans le lien d'amour comme dans la relation sexuelle entre les partenaires qu'« il n'y a pas » – ni d'Un harmonieux de l'amour, ni d'adéquation entre les jouissances de l'homme et de la femme, ni bien sûr de savoir sur cette jouissance. Ça ne s'écrit, ni ne se dit.

Trois temps du *troumatisme* structural que les aléas de la vie réactiveront à l'occasion et que la cure analytique viendra provoquer, pour ceux qui s'y risquent, les déceptions transférentielles reconduisant inévitablement le sujet au vide originel, au point de son exclusion ; d'où le sombre pressentiment, l'angoisse obscure qui peut étreindre celui qui s'y aventure, comme Freud le relevait <sup>26</sup>.

Si l'analyse est bien la seule expérience dont le programme consiste à s'affronter au trou du réel, elle a pour visée de dissoudre les réponses symptomatiques qui viennent le combler dans la douleur pour permettre au sujet d'en inventer de meilleures – ce que Lacan appelle savoir-faire, savoir-y-faire, et dont les nouages borroméens servent de modèle. « Là où il y a un trou, l'inconscient invente <sup>27</sup> », dit-il. Si le savoir inconscient ça s'invente, ce qu'on peut espérer d'une cure c'est qu'à son terme on l'invente autrement.

*Mots-clés : traumatisme de la naissance, ombilic du rêve, après-coup, malentendu, sexualité.*

\*[↑](#) Intervention à la séance « Les traumatismes » du séminaire Champ lacanien « Ce qui nous tombe dessus », le 27 mai 2021, par visioconférence.

1. [↑](#) S. Freud, *La Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1956, p. 363-366.
2. [↑](#) J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », *Le Bloc-notes de la psychanalyse*, n° 5, 1985, p. 5-23.
3. [↑](#) S. Freud, *Études sur l'hystérie*, Paris, PUF, 1956, p. 4.
4. [↑](#) S. Freud, « Manuscrit K », 1<sup>er</sup> janvier 1896, dans *La Naissance de la psychanalyse, op. cit.*, p. 137.
5. [↑](#) S. Freud, « L'hérédité et l'étiologie des névroses », dans *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 57.
6. [↑](#) J. Lacan, *Place, origine et fin de mon enseignement*, (1967), Paris, Le Seuil, 2005, p. 32-34.
7. [↑](#) *Ibid.*
8. [↑](#) J. Lacan, « Dissolution ! », *Ornicar ?*, n° 22-23, 1981, p. 12-13.
9. [↑](#) J. Lacan, « L'ombilic du rêve est un trou », *La Cause du désir*, n° 102, École de la Cause Freudienne, 2019, p. 35-43.
10. [↑](#) S. Freud, *L'Interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1926 et 1967, p. 446.
11. [↑](#) J. Lacan, « L'ombilic du rêve est un trou », art. cit., p. 36.
12. [↑](#) *Ibid.*, p. 41.
13. [↑](#) *Ibid.*, p. 37.
14. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 41.
15. [↑](#) J. Lacan, *Place, origine et fin de mon enseignement, op. cit.*, p. 41.
16. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome, op. cit.* : « C'est la faute, le *sin*, dont c'est l'avantage de mon *sinthome* de commencer par là. Ça veut dire en anglais le péché, la première faute » (p. 13).
17. [↑](#) S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, PUF, 2011, p. 60-63.
18. [↑](#) *Ibid.*, « Nommons traumatique une telle situation vécue de détresse », p. 95.
19. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 162.
20. [↑](#) S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse, op. cit.*
21. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, leçon du 12 février 1964.
22. [↑](#) J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 19 février 1974.
23. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse, op. cit.*, p. 62 : « Le fait copulatoire de l'introduction de la sexualité est traumatisant. »
24. [↑](#) J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », art. cit., p. 13.
25. [↑](#) *Ibid.*, p. 14.
26. [↑](#) S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », chapitre v, dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2001, p. 79 et 80.
27. [↑](#) J. Lacan, *Les non-dupes errent, op. cit.*, leçon du 19 février 1974.